

**Jacques Fédry, s.j.,**  
Chercheur en anthropologie de la parole en Afrique  
Centre de Vouela, Brazzaville, Congo

Bonsoir à tous et à toutes ! Éric de Rosny, dix ans après sa mort, nous réunit par la publication intégrale de ses écrits. Éric de Rosny, s'il fallait résumer son expérience d'un mot, je choisirais le mot **rencontre** :

rencontre d'un homme de la noblesse française avec les hommes et les femmes du peuple duala au Cameroun,

plus profondément, rencontre en lui de la tradition jésuite des Exercices spirituels d'Ignace de Loyola avec la tradition des guérisseurs duala,

rencontre bien évoquée par la belle image de couverture de l'ouvrage. [Image ci-dessous montrée].

Ayant vécu avec Éric à Yaoundé dans la même communauté, la communauté Robert Bellarmin, entre huit et quatre ans avant sa mort, je puis témoigner qu'Éric n'a jamais prétendu devenir un guérisseur, un *nganga* : « *Mon maître*, dit-il lui-même, *s'est contenté de m'ouvrir les yeux sans faire de moi un nganga, ce qui ne m'autorise pas à développer les rites de guérison* ».

« L'ouverture des yeux » qu'Éric a reçue de son maître initiatique Din a renouvelé son regard, lui donnant comme un sixième sens. Mais une autre initiation lui avait déjà « ouvert les yeux », celle des Exercices spirituels, retraite d'un mois que tout jésuite fait au début de sa formation ; un itinéraire qui aboutit à une décision de conversion grâce à une longue contemplation des mystères du Christ. Chez Ignace, dit le jésuite Pierre Emonet, la **vue** joue un rôle essentiel dans la perception du mystère. Fort de cette double initiation à la « vue intérieure », Éric va développer son art propre de l'accompagnement, « sans verser, dit-il, dans la divination ». C'est-à-dire, me semble-t-il, sans entrer dans la face sombre de la divination, qui est l'attribution systématique du mal et du malheur sur autrui.

Initié par un *nganga*, Éric de Rosny est donc devenu un voyant (*ngambi*) plutôt qu'un guérisseur (*nganga*) : il est resté le prêtre jésuite qu'il était, reconnu comme tel par tous. En entrant aussi loin que possible dans la culture des Duala qui l'ont adopté, il a reçu une initiation, ouverture des yeux et du cœur, dans le prolongement de sa première initiation des Exercices spirituels. De là est né son art propre de l'accompagnement, fruit des deux traditions, en même temps que son art d'une belle écriture, notamment par le sens de l'image qui en fait le charme.

Éric conclut lui-même sur cette rencontre : « Venu transmettre ma foi, j'ai reçu dans ce pays du Cameroun beaucoup plus que je n'ai donné».

Je vous remercie de votre attention.

**Peter Geschiere**

Professeur émérite d'anthropologie, Université d'Amsterdam, Pays-Bas

Je veux d'abord souligner comme je suis heureux de participer à ce vernissage, malheureusement à distance. Je viens de recevoir le très beau livre, qui est un témoignage monumental de l'intérêt de l'œuvre d'Éric dans le monde d'aujourd'hui.

Donc tous mes compliments pour les éditeurs de ces beaux volumes.

Mon mot clef pour résumer pourquoi j'étais si impressionné par Éric sera **courage**

Laissez-moi expliquer brièvement (je n'ai que 3 minutes).

Un moment crucial pour ma perception d'Éric a été quand il me parla de sa première sensation quand son professeur Din lui avait « ouvert les yeux » - le climax de son initiation comme *nganga* (guérisseur). Éric m'en parla dans sa chambre assez sombre dans le petit monastère où il résidait à l'époque, pas loin du grand centre catholique sur le Mt Mvolye. Comme toujours, lorsqu'il s'agissait des choses vraiment importantes, il fut bref mais très précis dans ses formulations. Il pouvait être bref parce qu'il a décrit le moment plus longuement dans son livre *Les yeux de ma chèvre* (1981) comme le passage décisif dans sa longue éducation dans les savoirs du monde de la nuit, et il savait que j'avais lu et relu ce passage clef. Mais ses paroles éloquentes et serrées donnaient à ce qu'il en disait une intensité particulière. C'est seulement à ce moment que j'ai vraiment senti le gouffre angoissant qui s'ouvre lorsqu'on arrive à « voir » dans l'autre monde, et combien on doit être courageux pour accepter de devenir un *nganga*.

Éric me parla de ce moment comme d'une sensation terrible d'une violence omniprésente et si pesante que seulement sa discipline de Jésuite lui avait permis de la supporter. Ses paroles me firent réaliser que son initiation a été littéralement une affaire de vie et de mort.

Dernièrement on a eu beaucoup de récits par des collègues anthropologues sur une initiation pareille. Mais leurs récits reviennent presque toujours à une célébration d'un passage victorieux – sorte d'apothéose malgré certains dangers. Le récit d'Éric est très, très différent. Chez lui le danger reste là et la violence devient omniprésente. C'est pourquoi l'initiation est une entrée dans un véritable tourbillon. Et ceci dans un sens très direct et terre-à-terre.

Je dois ajouter que j'admirais son courage d'autant plus parce que celui-ci était complété par une honnêteté totale. Chez Éric aucune tendance à minimiser ces dangers ou à embellir le monde auquel il a obtenu un accès spécial. Son génie particulier était que malgré cette conscience tranchante du danger et du mal, qu'il refusait de masquer, il continuait à travailler pour guérir, réussissant en effet à convaincre les gens que la guérison était possible. Savoir guérir malgré cette vision terrible d'une violence omniprésente est un don qui rendait Éric une personne exceptionnelle. Une telle sagesse courageuse et honnête rend son œuvre profondément précieuse pour les défis qui hantent notre monde actuel.

**Berthe Lolo**

Psychiatre et docteur en anthropologie psychanalytique, EPSMD, Prémontré, France

**DIKOM**

Il n'est pas évident de s'entendre appeler par un prêtre blanc jésuite « Dikom » ce qui signifie en langue Duala « AMIE ».

Un prêtre blanc jésuite qui appelle DIKOM :

Une jeune femme noire,

Une mère célibataire,

Une mère célibataire en couple avec un homme marié,

Une femme noire psychiatre !

On est en droit de se demander si ce prêtre jésuite est normal !

En effet comme je l'ai écrit dans le texte inclus dans l'ouvrage, je n'étais pas élève du père Éric De Rosny au collège Libermann ; Ce fut alors une rencontre !

Nous nous sommes rencontrés par hasard à Libermann. Je m'y étais rendue pour régler un problème concernant mon fils qui y était scolarisé. Dès qu'il a su que j'étais psychiatre, il m'a parlé d'un groupe de réflexion qu'il souhaitait mettre sur pied en y incorporant plusieurs personnes et en particulier un psychiatre. Car ce dernier recevait des patients que la communauté savait touchés par le phénomène de la sorcellerie. La maladie et en particulier la maladie mentale relevait du domaine de la sorcellerie.

Son projet et ses questionnements m'intéressaient, et je me suis proposée à la place de mon collègue psychiatre homme qu'il essayait de joindre.

Sans me connaître vraiment, il accepta de faire route avec moi. Nous nous sommes attelés à la composition du groupe. Il avait des noms en tête. J'ai rajouté trois personnes amies et dans ce groupe mon compagnon qui était un homme marié et qui travaillait sur les problèmes fonciers.

Puis le groupe s'est mis au travail.

**Comment définir notre relation ?**

Quel dialogue entre un prêtre exorciste comme on l'appelait au Cameroun et une psychiatre sensée être rationnelle et ne croyant pas au phénomène de la sorcellerie ?

Quel dialogue entre un prêtre jésuite et une psychiatre passée par une psychanalyse, devenant ainsi hors du système de hiérarchisation des symboles qui prévaut dans la société et dans la sorcellerie ?

Quel dialogue entre un prêtre et une chrétienne atypique qui osait interroger la place du prêtre exorciste qui se disait initié à la tradition ?

La relation n'était pas simple, et a grandi au fil du temps dans la confiance.

Il m'adressait des patients tout en me sachant atypique dans l'exercice de mon travail de psychiatre. Celui d'un « Un psychiatre noir africain qui devait se réinventer avec un savoir importé de l'occident ! »

J'ai eu la chance de rencontrer un ami, et un chercheur qui n'était pas dans la position du « Savant Sachant ». Un chercheur toujours dans la rencontre, le questionnement, le recueillement et le renoncement.

Et le jour où il m'a appelé à DIKOM, j'ai été étonnée, troublée puis je l'ai accepté.

Nous rencontrons et recevons l'autre différent, dans le respect et il devient un ami, un « DIKOM ».

## Gilles Séraphin

Sociologue

Professeur en sciences de l'éducation et de la formation, Université de Paris Nanterre, France

### **Inspiré et sans cesse ressourcé par le regard d'Éric**

Lorsqu'Anne-Nelly Perret-Clermont m'a proposé de dire quelques mots à l'occasion de cette soirée de « vernissage » de l'ouvrage qui recense l'ensemble de l'œuvre d'EdR, j'ai souhaité développer l'un des nombreux apports d'Éric au monde de la recherche : l'analyse du regard, notamment du « regard » du chercheur. Par son exemple, il ouvre une voie nouvelle pour les chercheurs qui souhaitent non seulement assumer qu'ils sont engagés sur leur « terrain » de recherche, mais qui considèrent également que cette immersion au cœur du sujet de recherche constitue en soi un atout sur le plan scientifique, si tant est qu'elle est présentée avec méthode.

En effet, son apport dans le champ de la recherche est beaucoup plus vaste que les nombreux thèmes abordés et analysés : religion, double-vue, mondes visible et invisible, rencontres, etc. C'est la nature même de son regard, la façon dont il abordait un objet de recherche, le point de vue qu'il développait, son positionnement comme observateur devenant lui-même objet de recherche et d'analyse critique, qui font d'Éric de Rosny un véritable scientifique. Son sens critique s'exerçait aussi à son propre égard. Éric de Rosny a sans cesse interrogé et critiqué ses propres sens (notamment la vue), ses références (religieuses, culturelles, intellectuelles...) et ses analyses (par un retour critique sur ce qu'il avait déjà écrit).

Il est ainsi un formidable exemple pour analyser la position du chercheur dans son « terrain » de recherche et représente, par sa vie et son œuvre (et, en ce qui me concerne : en l'ayant côtoyé) un apport méthodologique majeur.

Sans cesse, Éric s'interrogeait sur la multiplicité de ses figures (sans aucune distinction entre ce qui relèverait du « public » ou du « privé »), les principales figures en question étant : celle d'un jeune noble français élevé dans un hôtel particulier du 7<sup>ème</sup> arrondissement parisien et d'un château à Boulogne sur Mer, fils d'un officier polytechnicien enseignant à l'Ecole militaire ; celle du jeune prêtre jésuite qui arrive à Douala à la fin des années 1950 après des séjours en Algérie et au Liban ; celle du jeune prêtre découvrant le monde de la nuit à Douala et progressivement initié aux mystères de la double-vue ; voire celle du jésuite ayant assumé diverses responsabilités au sein de la compagnie ou dans la vie de l'Eglise au Cameroun. Ces figures ne doivent être perçues comme étant une opposition, ni une superposition, mais comme une articulation de diverses « approches au monde », de regards qui permettent de saisir et de s'approprier le monde, tout en se donnant à lui. Ces figures étaient le support à l'échange, au lien, à la vie en communauté et, je crois, constituaient le ressort de sa foi chrétienne.

Éric s'est toujours tenu en décalé pour mieux s'inscrire dans cette multiplicité d'approches, la rendre visible, et ainsi la transformer en atout. Il n'a jamais voulu faire croire à ses interlocuteurs qu'il avait changé de monde, adopté une nouvelle approche, saisi un seul et unique regard. Bien qu'initié, il n'a jamais été nganga ; ayant été adopté par une famille doualaise, il a parfois accolé son nouveau nom

« Dibounje » à son nom d'origine (Rosny) comme nom d'usage ; pour étudier la nature de la double-vue doualaise, il s'est inspiré des *Exercices spirituels* ignaciens ; au sein de la Compagnie, il marchait constamment sur un « fil » et avait comme souci constant de préserver des équilibres. Non pas parce qu'il n'osait pas choisir ; mais parce qu'il estimait qu'en étant un élément autre, identifié dans son altérité, il provoquait une meilleure visibilité, voire une transformation, des mondes dans lesquels il évoluait. Ainsi, il pouvait mieux les saisir, dans leurs multiples références, et les analyser. En retour, il pouvait alors donner.

En effet, Éric de Rosny était animé par sa foi chrétienne. Au-delà du désir de connaissance voire de son besoin d'échange, il désirait apporter à chaque être un apaisement. Cette foi, telle que vécue par Éric de Rosny, n'était en aucun cas un obstacle à la recherche scientifique. Au contraire, elle en a constitué la motivation suprême, l'essence.

La clé de ce positionnement, en équilibre, était justement son approche de ces mondes qui passait principalement par le regard. Son travail sur la vision, issue des *Exercices* comme du monde de la nuit doualaise, est au cœur de sa réflexion. Ainsi, Éric a été pour moi un véritable maître. Il m'a inspiré et m'inspire toujours. J'espère que son œuvre constituera une ressource majeure de toutes et tous les chercheur.es d'aujourd'hui. Elle est une référence en termes de connaissances mais aussi et surtout de méthode et de posture. Éric, c'est un « certain regard », pour paraphraser le Festival de Cannes, et c'est la source pour plonger au cœur de notre propre « regard » pour mieux le décortiquer.